Nouvelles du jour

Avance russe en Arménie. Erzéroum menacé.

La nouvelle de la rupture des négociations de paix entre l'Autriche et le Monténégro a produit à Rome une très vive surprise. Personne ne s'attendait à ce coup de théâtre, et, tout en se réjouissant de la nouvelle, on reste perplexe. On ne réussit pas pour le moment à s'orienter et à voir clair dans la politique du Monténégro.

L'*Idea Nazionale* reçoit des renseignements de Saint-Jean de Medua qui attribuent le revirement du Monténégro à l'arrivée des troupes serbes et monténégrines provenant de Scutari, sous les ordres du général Martinovitch. Celui-ci est le chef du parti anti-autrichien ; il se serait opposé énergiquement au désarmement et aurait forcé le roi Nicolas à faire machine en arrière.

A propos de la conquête du Lovcen, l'organe nationaliste italien assure que le gouvernement monténégrin aurait pu envoyer de nouveaux renforts aux 1200 soldats qui défendaient cette importante position et qui se sont battus en héros.

Non seulement le gouvernement n'a rien fait pour les aider, mais il a même suspendu l'envoi de vivres aux combattants pour justifier la capitulation déjà signée avec l'Autriche.

Cependant, le consul général du Monténégro à Rome assure qu'il n'y a pas eu de capitulation, ni même de négociations de paix avec l'Autriche.

***

Les Russes annoncent des succès au Caucase ou plutôt en Arménie ; ils viennent d'entrer à Keuprikeui, puis à Hassankala et sont ainsi à deux journées d'Erzéroum, la place forte qui sert de base d'opérations aux Turcs sur ce théâtre de la guerre.

Au début des hostilités russo-turques, le haut plateau d'Arménie et l'Anti-Caucase n'avaient qu'une importance stratégique secondaire. Les faits et gestes des Russes et des Turcs sur ce champ excentrique d'opérations ne pouvaient exercer sur la situation militaire générale qu'une influence bien faible. C'étaient des diversions, mais si éloignées que l'effet en était très atténué.

Ce furent les Russes qui prirent l'initiative des hostilités. Ils disposaient d'un corps d'armée et demi. Ils étaient alors très occupés en Pologne. Les Turcs avaient moins de troupes encore.

L'offensive russe, partie de Kars, la forteresse qui commande tout l'Anti-Caucase, se déploya en éventail et refoula sans peine les Ottomans. Elle atteignit alors déjà Keuprikeui et poussa, du côté de Van, jusqu'à Bayazid. Les Russes n'étaient qu'à quelques kilomètres d'Erzéroum, le boulevard de l'Arménie. Mais sans doute ne jugèrent-ils pas leurs forces suffisantes pour s'attaquer à la place. Le but de leur offensive avait été de soulever les Arméniens. Ils y réussirent ; les éternels opprimés, croyant l'heure de la délivrance venue, accoururent en masse vers les vainqueurs.

Les Turcs, à ce moment-là, avaient les yeux tournés vers l'Egypte. Effrayés de la menace qui avait surgi dans leur dos, ils ramassèrent toutes leurs forces et les dirigèrent vers le Caucase. Enver pacha, Chukri pacha, Izzet pacha, Liman von Sanders accoururent avec de gros renforts. Les Turcs lancèrent leurs colonnes principales depuis Erzéroum sur la route de Kars, tandis que d'autres colonnes marchaient, à l'est, sur Bayazid et Aleschkert, à l'ouest sur Ardahan et Batoum. Les Ottomans avaient, cette fois, la supériorité du nombre. Les Russes se replièrent en couvrant Kars. Mais, par un mouvement rapide sur Ardahan, les Turcs tournèrent la place. De même que les Russes avaient rallié les Arméniens dans leur marche en territoire turc, les Ottomans soulevèrent sur leur route les populations musulmanes du Caucase. Ardahan tomba ; c'était le carrefour des routes du Caucase et la clef de Kars. Ce ne fut qu'un succès éphémère. Bientôt, les Russes, renforcés, reprenaient l'offensive, et les Turcs, battus à plate couture à Ardahan, à Sarykamysch et à Karaourgan, revinrent s'abriter sous les murs

Cette première phase de la campagne du Caucase eut pour contre-coup deux faits d'une grande importance : les Turcs, par manière de diversion, avaient porté les hostilités en Perse, dans la province septentrionale de l'Asserbeidjan ; depuis lors, l'incendie s'est propagé dans l'empire des schahs ; secondement, les Turcs, pour échapper à un plus grand désastre, avaient rappelé leurs troupes de Mésopotamie ; les Anglais en profitèrent pour entreprendre leur expédition contre Bagdad.

Quant au Caucase, il fut relégué dès ce moment à l'arrière-plan par les événements de Galicie et de Pologne et par l'entreprise des Dardanelles. Russes et Turcs eurent trop d'ouvrage ailleurs pour songer à pousser leurs affaires autour du mont Ararat.

Cependant, le front arménien ne tomba jamais dans une complète immobilité, surtout à l'aile orientale, du côté de Van et d'Ourmia, où les Russes continuèrent leur poussée, soucieux de dresser une barrière entre les Turcs et les Persans.

Le réveil actuel des opérations russo-turques doit être mis en rapport avec les événements de Perse et avec la situation critique des Anglais sur l'Euphrate. Le grand-duc Nicolas Nicolaïévitch, qui commande au Caucase, aura entrepris son offensive pour empêcher les Turcs, débarrassés de l'épine des Dardanelles, d'envoyer des renforts à Bagdad, soit à destination de la Perse, soit à l'adresse des troupes qui cernent le général Townshend et ses 10,000 Anglo-Indiens à Kout-el-Amara.

Le théâtre d'Arménie redevient une des causes importantes de l'échiquier de la guerre.

***

La guerre n'est pas seulement envisagée en Angleterre comme une opération militaire, mais comme une lutte dans laquelle deux groupes de nations engagent toute leur force, richesse, capital, énergie. Les armes n'y sont pas seules en jeu, mais aussi l'industrie et le commerce.

Le *Morning Post* a envoyé naguère à un grand nombre de sociétés françaises et de journaux français un questionnaire sur des problèmes d'ordre économique. Il s'agissait, dans cette enquête, d'une alliance industrielle et commerciale, qui, selon lui, devrait unir, après la guerre, les nations qui forment la Quadruple Entente. Cette alliance établirait ses conditions pendant la guerre, afin qu'elle produisît ses effets aussitôt que la guerre arriverait à sa fin.

L'enquête du *Morning Post* est quelque chose d'absolument nouveau comme, d'ailleurs, les circonstances où nous nous trouvons. Il s'agit d'une coalition qui se formerait, d'abord en Angleterre, au-dessus des anciens partis, avec la conduite de la guerre comme fin principale et la défense commerciale, comme second objectif. Les hommes les plus énergiques formeraient le nouveau parti. Déjà on cite comme chef sir Edward Carson, qui s'en défend pour le moment. Sir Edward Carson a quitté le ministère parce que certaines mesures étaient prises plus tard qu'il ne l'aurait voulu et même trop tard à son gré. A côté de lui on cite lord Charles Beresford, sir Henry Dalziel et sir Arthur Markham. Cette coalition tend à dresser, par tous les moyens, l'impérialisme anglais contre l'impérialisme allemand.

Les Anglais voudraient mettre de plus la législation commerciale anglaise en harmonie avec une législation pareille chez leurs alliés. Il ne s'agit pas de bouleverser le système économique anglais, mais il pourrait y avoir des arrangements de réciprocité de tarifs et de relations commerciales : une convention passée entre les Alliés par laquelle aucun Allemand ne serait admis à posséder de terre, à fonder une maison d'affaires, ou à s'établir à titre durable en Angleterre, en France, en Russie, en Italie.

Les Anglais sont convaincus que la législation commerciale est une des clefs principales de leur sécurité future. Si, avec le reste de l'empire britannique, nous établissons, disent-ils, pour nous la puissance et l'indépendance économique et que nous nous entendions avec la Russie, la France, l'Italie, nous sommes en mesure de former une combinaison si forte que même la puissance gigantesque de l'Allemagne ne pourra prévaloir. Si, au contraire, nous demeurons exposés nous et les autres puissances de l'Entente à retomber dans la dépendance économique de l'Allemagne pour les industries essentielles, nous resterons faibles.

Il importe de remarquer que, de leur côté, les Allemands ne perdent pas de vue l'avenir et se préoccupent de ce que deviendront leur commerce et leur industrie après les hostilités.

L'Allemagne continue de se livrer à une production industrielle aussi intense que les circonstances le lui permettent. Et elle propose, en Amérique surtout, la livraison, à « fin guerre », d'objets manufacturés de toutes sortes, aux prix les plus réduits.

Les puissances de l'Entente, par des arrangements préférentiels entre elles, pourraient former une coalition économique très forte.

Mais le *Morning Post*, qui fait des objurgations dans ce sens, oublie que, entre la guerre actuelle et le régime de la paix future, il faudra franchir le pont du congrès où les puissances discuteront les conditions de la fin des hostilités. C'est devant cet aréopage que le projet du *Morning Post* devra être porté et discuté.

***

Hector Ferrari, le grand-maître de la franc-maçonnerie italienne, a envoyé à toutes les Loges d'Italie une circulaire qui est le résumé de tous les lieux communs de l'anticléricalisme contre le Pape et la Papauté. Ce document semble être une réponse tardive à la dernière allocution de Benoît XV. Le Pape y est représenté comme un danger pour l'Italie, « une perpétuelle et irréductible menace pour l'unité et la prospérité de la nation ». Le grand maître de la franc-maçonnerie appelle la Papauté une « institution politique dénaturée par les ambitions de pouvoir temporel ». Il accuse le Pape de « jeter le trouble dans la conscience de ses fidèles en combattant à nouveau l'autorité et la dignité de la patrie ».

Le Pape ennemi de l'Italie ! C'est bien à la franc-maçonnerie à lancer cette calomnie, elle qui rêve, à la faveur de la guerre européenne, de provoquer, comme elle l'a dit, « un bouleversement des institutions sociales actuelles », c'est-à-dire la fin de la monarchie et la révolution sociale.

***

L'Agence polonaise de presse nous communique que les membres polonais du Conseil d'Etat russe Meysztowicz, Skirmuntt et Lopacinski ont adressé aux députés de la Douma et du Conseil d'Etat un mémoire concernant les restrictions des droits des Polonais, principalement dans les questions religieuses. Les auteurs du mémoire s'élèvent contre le droit qui stipule que les catholiques de Russie ne doivent avoir de relation avec la curie romaine que par le ministère de l'intérieur. Cela équivaut presque à la prohibition de toutes relations directes avec Rome ; ainsi, il y eut des cas où l'encyclique papale a été prohibée en Russie par le ministre de l'intérieur, malgré l'autorisation impériale. Cette interdiction des décrets et des encycliques du Pape met les sujets russes catholiques dans une situation très difficile.

Le mémoire soulève ensuite la question du droit de punition du clergé catholique par les autorités administratives, qui a souvent provoqué des abus excessifs de la part de ces dernières ; par exemple, elles considéraient comme un délit contre le pouvoir l'enseignement privé de la religion catholique ou la célébration du service divin dans les chapelles particulières.

Les mesures prohibitives ont surtout sévi contre les couvents catholiques en Russie, dont le nombre, qui était de 200 avant 1830, est réduit à 9.